

réunit le plus de suffrages. A sa mort, le deuil a été profond dans toute la classe ouvrière; les marques de considération sont venues de toutes parts; et le roi Albert, en exprimant ses regrets à sa veuve, écrit notamment : « Au cours des cinq années de son ministère votre regretté mari a mis au service de l'État toutes les ressources d'une intelligence exceptionnelle et d'une remarquable capacité de travail. Il a montré, notamment à l'époque difficile de la stabilisation, un patriotisme dont il avait déjà donné des preuves tout à fait marquant pendant l'occupation ».

Léon Delsinne,

La noble vie de Joseph Wauters, Bruxelles, L'Églantine, 1929 (Recueil d'articles, écrits et discours prononcés à l'occasion de sa mort). — S. Mazy, Joseph Wauters, 1937. — Nombreux discours dans les Annales parlementaires.

WAUTERS (Henri-Jules), administrateur du Palais des Beaux-Arts, né à Bruxelles le 7 septembre 1874, y décédé le 19 novembre 1953; fils de l'historien d'art A.-J. Wauters, neveu du portraitiste et peintre d'histoire Émile Wauters.

Sorti docteur en droit de l'Université de Bruxelles, il débuta dans le notariat pour passer ensuite dans les affaires financières dans lesquelles il effectua toute sa carrière.

Formé dans un milieu où régnait la beauté, Henri Wauters manifesta très tôt sa passion des belles choses. Lié d'amitié à Jules Destrée, il fut associé par celui-ci aux débuts du Palais des Beaux-Arts. Il fut un des fondateurs de cette institution (1922), de même que de la Société auxiliaire des Expositions (1929). Administrateur délégué de celle-ci (1933), il acceptait les mêmes fonctions et les mêmes responsabilités au Palais des Beaux-Arts (1940), après le décès de Henry Le Boeuf. Il assumait également la vice-présidence de la Société philharmonique.

BIOGR. NAT. — T. XXXIII. — 24

Henri Wauters vécut dans son appartement de l'avenue Louise, au milieu des œuvres d'art qu'il avait réunies au cours de son existence. Jusqu'à sa dernière heure, il a porté bénévolement, par attachement au Palais des Beaux-Arts, le lourd poids des responsabilités qu'il avait acceptées.

Il fut membre de la Commission de sculpture des Musées royaux des Beaux-Arts, après avoir été membre des Commissions d'art ancien (1927) et de peinture moderne (1933) des mêmes musées.

Pierre Janlet.

Henri Wauters (1874-1953). Témoignage de la reconnaissance du Palais des Beaux-Arts de Bruxelles à la mémoire de son Administrateur-délégué, Bruxelles, 1954.

WEERD (Hubert - Charles - Joseph, VAN DE), historien et archéologue, né à Elen, près de Maaseik, le 5 novembre 1878, décédé à Bruxelles le 30 mai 1951.

Il était le fils d'Henri-Hubert, receveur communal et directeur de la wateringue, et de Marie-Gertrude Loyens. Le ménage eut cinq enfants dont trois fils; l'aîné succéda à son père; le troisième, Henri, embrassa la carrière ecclésiastique, fut bon historien et, après avoir été doyen de Tongres, devint chanoine titulaire de la cathédrale de Liège, où il mourut en 1955. Le deuxième fils, Hubert, fit ses études au Collège des Croisiers de Maaseik jusqu'en troisième latine, puis au Petit Séminaire de Saint-Trond.

En 1898, il entra à l'Université de Louvain où il conquit le titre de docteur en philologie classique (1901).

Ses maîtres, les chanoines Sencie et Remy, l'avaient orienté vers l'épigraphie latine et l'histoire de l'antiquité. Ses goûts personnels devaient également être pour quelque chose dans cette vocation. Il avait en effet grandi dans ce coin de la Basse-Meuse, aux confins des bruyères de Campine, où les vestiges antiques abondent, près

d'une voie romaine qui avait relié Tongres à Nimègue. Les défrichements et la culture y mettaient fréquemment au jour quantité de débris que les écoliers pouvaient ramasser en jouant. A Elen même, on avait découvert des tombes antiques, tandis qu'un peu partout aux environs, se voyaient encore nettement les vieilles « schansen », ces fortifications paysannes, dont l'imagination populaire faisait des camps romains. Ce fut dans ce terroir plein de légendes que naquirent, comme les Van de Weerd, de nombreux historiens et archéologues : Joseph Coenen, Jean Gessler, Gielen, Keelhoff, Van Neuss, C. Bamps, Nyssen, d'autres encore. C'est dans ce Limbourg mosan, où l'on a dit que commence l'Italie, que tous entendirent les premiers appels de Clio.

L'histoire particulière des troupes romaines mise à l'ordre du jour, en Allemagne, par Théodore Mommsen et ses disciples, attira bien vite l'attention de Van de Weerd qui, dès ses débuts à l'Université, entreprit une étude sur les légions cantonnées sur le Danube. L'année même de sa promotion (1901), il en donnait un premier aperçu, puis un second, deux ans plus tard. L'ouvrage définitif, *l'Étude historique sur trois légions romaines du Bas-Danube (V^e Macedonica, XI^e Claudia, I^a Italica)*, suivie d'un *Aperçu général sur l'armée romaine de la province de Mésie inférieure sous le Haut-Empire*, ne devait paraître qu'en 1907. Boursier des concours universitaires, Van de Weerd, qui avait perdu son père en juillet 1901, dut aussitôt chercher une place stable. On a très justement fait remarquer à ce propos, que de nos jours un élément de valeur serait immédiatement pourvu d'une charge d'assistant ou doté d'une subvention spéciale pour continuer ses recherches. Il n'en était point question alors. Notre jeune philologue fut désigné, à titre provisoire, comme maître d'études à l'Athénée royal de Tongres, le 11 décembre 1903. S'il publie bientôt un opuscule sur la religion des Grecs (1905), les comptes rendus qu'il donne

de divers ouvrages prouvent que c'est toujours à l'armée romaine que vont ses préférences.

Mais de quels instruments de travail un chercheur fixé à Tongres pouvait-il disposer? D'aucun ou presque. La bibliothèque de l'Université de Liège est distante de quelque quinze kilomètres; les moyens de locomotion sont moins fréquents et surtout moins rapides vers 1905 qu'aujourd'hui.

On imagine déjà à quelles difficultés dut se heurter Van de Weerd pour mettre au point son volumineux mémoire. Partout en province, à cette époque, la vie était décevante pour beaucoup de jeunes universitaires désireux de continuer une tâche ou d'en entreprendre une nouvelle. Combien y en eut-il qui, pleins d'enthousiasme au début, laissèrent tomber les bras et remisèrent pour toujours au fond d'un placard leurs chères notes ou leurs brouillons?

Tongres « la romaine » était un centre tout indiqué pour un chercheur qui porte déjà plusieurs légions dans son bagage. Certes, mais n'oublions pas à quel stade en était, vers 1905, notre archéologie nationale. Qui s'y intéressait en Belgique et particulièrement à Tongres? A quelques exceptions près, l'archéologie était le domaine d'amateurs et de collectionneurs, rarement sortis d'une université. Les historiens patentés se demandaient ce que l'on pouvait tirer de ces vieux tessons, sinon conserver ceux qui portaient un décor ou une marque et jeter le reste. Les musées se disputaient de temps en temps une belle pièce intacte et, si une société ou un particulier préparait une fouille, c'était souvent dans le plus grand secret pour éviter des intrusions plus ou moins bienveillantes.

Par ailleurs, un jeune épigraphiste n'aurait pu trouver du matériel inédit : Schuermans, qui finissait sa carrière, et Waltzing, qui l'avait commencée, se disputaient en champ clos les rares inscriptions récemment sorties du sol belge. Il existait à Tongres une société archéologique et un musée, quelques

collections privées d'antiquités, mais il y régnait par-dessus tout, François Huybrigts, conducteur des ponts et chaussées, amateur et fouilleur passionné. Il avait opéré quelques heureuses recherches, mis dans ses vitrines personnelles de très beaux objets, écrit divers articles, notamment sur la voirie romaine, fait certaines constatations utiles concernant les enceintes antiques de la ville. Huybrigts était l'oracle local; malheur à qui aurait osé aller sur ses brisées, contredire même timidement une de ses opinions téméraires! Si Van de Weerd fut, à cette époque, tenté par l'archéologie, il eut la sagesse de ne point toucher à ce guépier. Il continua d'étudier l'armée romaine et, tout en observant — peut-être avec quelque ironie — les Tongrois de son temps, il réunit de la documentation sur les vieux *Tungri*.

En 1908, le 1^{er} septembre, il est nommé professeur de 7^e latine à Ostende où il ne reste qu'un an. Revenu à Tongres, le 18 octobre 1909, dans une même classe de l'Athénée, il se marie le 28 décembre. Son épouse Marie - Anne - Joséphine Theunissen était une jeune Tongroise, gaie, active, pleine de bon sens; elle sera, sa vie durant, la bonne fée d'un ménage ordonné et toujours accueillant.

Successivement vont paraître *Les Tungri dans l'armée romaine* (1913), *De Civitas Tungrorum* (1914), *De Tungri in het buitenland* (1915). La guerre est venue; Huybrigts s'est réfugié en Hollande après l'incendie de sa maison et de ses collections. Lucien Renard, secrétaire de l'Institut archéologique liégeois, Tongrois de naissance, « excommunié » de la première heure, pour avoir jadis proposé devant un congrès d'exécuter à Tongres des fouilles vraiment méthodiques, prend contact avec Van de Weerd. Tous deux estiment que l'on pourrait utilement, en l'absence du dictateur, mettre quelques chômeurs à l'ouvrage et résoudre certains problèmes de topographie et de chronologie concernant les enceintes romaines. Rendez-vous fut pris à Tongres à l'automne

1916 et j'assistai alors aux conversations des deux confrères. Malgré leurs tentatives, l'affaire devait échouer devant l'opposition formelle de l'occupant. Peu après l'armistice, Renard mourait (9 février 1919) et Van de Weerd était désigné, dix jours plus tard, comme professeur à l'Athénée d'Anvers.

Il n'était point demeuré inactif pendant la guerre. Ayant acquis alors une sérieuse documentation, il avait profité de ses loisirs pour commencer l'étude, alors complètement négligée en Belgique, de la céramique romaine conservée dans les collections tongroises. Il devait bientôt en publier deux spécimens sous le titre : *Twee merkwaardige Romeinsche potten van Tongeren* (1919). De plus, ayant pu suivre des travaux effectués dans les dépendances de l'Athénée, il avait terminé un petit article (1919) sur des vestiges romains, qu'il croyait être ceux d'une villa du IV^e siècle, mais qui, à la lumière de constatations ultérieures, doivent plutôt être ceux d'un important bâtiment urbain, peut-être même d'un forum.

À dater de ce moment et pendant près de neuf ans, se marque un temps d'arrêt; plus aucun article ne sort de sa plume. Transplanté dans une grande ville, avec une famille accrue, plus de cours et plus d'élèves, le catholique flamand va se distinguer comme organisateur et administrateur d'une œuvre sociale d'enseignement. Fondée et dirigée, depuis 1874, par une femme généreuse, M^{lle} Belpaire, cette œuvre comportait plusieurs écoles et instituts pour jeunes filles, qui allaient constituer, en 1919, la Katholieke Vlaamse Hogeschool voor Vrouwen, avec son Institut supérieur, fondé en 1906 et où enseignaient bon nombre de professeurs d'universités, l'Institut Belpaire, et ses sections Froebel, primaire et moyenne. Dès 1919, Van de Weerd fit partie du corps professoral et des conseils de ces institutions. Il en fut aussi président, recteur et conseiller pédagogique, tâches parfois très délicates où il put montrer à la

fois son autorité, sa compétence et sa sagesse.

En 1923, c'est le grand tournant : il est nommé professeur à l'Université de Gand, pour les cours d'histoire de l'Antiquité (Orient, Grèce et Rome), avec les exercices pratiques, les cours d'Institutions grecques et romaines, d'Épigraphie latine, d'Encyclopédie de l'histoire de l'Antiquité et d'Archéologie grecque et romaine. Sans abandonner sa chère école d'Anvers, Van de Weerd va donner toute sa mesure de maître et de créateur. Ses anciens disciples lui ont, à ce sujet et mieux que personne, rendu l'hommage qu'il mérite. Je soulignerai seulement deux traits de cette activité.

Tout d'abord, sans se limiter strictement à l'histoire de l'Antiquité, il initiait les étudiants aux possibilités nouvelles que l'étude de la préhistoire, de la protohistoire et de l'archéologie romaine provinciale ouvrait aux chercheurs. En second lieu, comme tout travail sérieux dans ces domaines exige une vaste documentation, une riche bibliothèque, il va en créer une sans tarder et organise ainsi un centre de recherches que beaucoup d'universités peuvent à bon droit envier. Au prix de quels efforts, de quelle patience, de quelle diplomatie, on le devine !

Depuis 1919, je n'avais plus rencontré Van de Weerd, je le revis à Gand, à la fin de 1926. A partir de ce moment, il multiplia les démarches pour me voir entrer aux Musées royaux, ce qui fut chose faite en 1927. Il allait reprendre ses publications : *Sculptures romaines inédites de Tongres*, *Bénitier ou fonts baptismaux d'Heur-le-Tiezhe*, puis *L'origine de la ville de Tongres* (1929), enfin *Enceintes romaines et vieux murs de Tongres* (1930). Ce dernier travail était un exposé de tous les problèmes topographiques et chronologiques concernant une localité dont on savait, en somme, peu de choses précises. C'était, en même temps, une préface aux fouilles qui devaient débiter la même année et se poursuivre pendant plusieurs

campagnes avec l'appui du Fonds national de la Recherche scientifique.

Tout était à faire dans le domaine de nos antiquités ; Van de Weerd devait désormais leur consacrer le plus clair de son activité. La création d'un Institut d'Archéologie nationale nous parut un moyen de promouvoir ces études en réunissant une documentation aussi complète que possible et en encourageant de jeunes chercheurs qui assureraient un jour la relève. L'intérêt que les recherches systématiques en cours avaient suscité chez quelques historiens et archéologues, belges et étrangers, laissait espérer que l'Institut obtiendrait de certains mécènes les fonds nécessaires. Vain espoir : il n'y eut de mécènes que pour d'autres branches. Les temps n'étaient pas encore favorables. La presse belge signalait volontiers les découvertes archéologiques d'un peu partout dans le monde, mais le Service des fouilles ne pouvait lui donner des communiqués plus ou moins valables qu'avec l'accord de la direction des Musées royaux. Il y eut alors des intermèdes plutôt drôles, mais le résultat le plus clair fut que le grand public ignorait presque complètement ce qui se faisait en Belgique. L'archéologie nationale devait longtemps encore rester le temple inachevé d'une muse inconnue, entouré de nombreuses chapelles.

Van de Weerd fit donc, seul, à l'Université de Gand, ce que l'on eût voulu étendre à tout le pays : il forma, tant à la Faculté qu'à l'Institut supérieur d'Histoire de l'Art et d'Archéologie, des disciples qui font actuellement honneur à leur maître.

La fondation de la revue *L'Antiquité classique*, à laquelle il prit une part active (1932), fut une nouvelle étape : on pourrait y publier des articles importants et bien illustrés sur des questions d'archéologie romaine provinciale, ce que de modestes sociétés n'avaient généralement pas les moyens de faire. L'autorité dont jouissait Van de Weerd parmi ses collègues de la rédaction permit, quelques an-

nées plus tard (1938), d'obtenir, pour chaque numéro de la revue, quelques pages intitulées *Archéologie*. On y fit « connaître, dans la mesure du possible, les découvertes, fouilles et publications les plus intéressantes concernant l'archéologie nationale, depuis puis les temps préhistoriques jusqu'au moyen âge ». Les notices rédigées, selon les cas, en flamand ou en français, étaient nécessairement concises. Cette sorte de *Moniteur archéologique*, pour atteindre son but, devait être assez largement diffusé. On en imprima donc des tirages à part et l'on recruta des abonnés. Sortant deux fois l'an, au début sur seize pages, cette *Archéologie* continue de paraître, accrue de notables proportions, à la mesure du développement des recherches... *Concordia res parvae crescunt*.

En 1939, Van de Weerd fut nommé membre de la Koninklijke Vlaamse Academie voor Wetenschappen, Letteren en Schone Kunsten van België. Il y lut et publia, en 1940, une étude sur la prospérité économique dans la Gaule septentrionale : « Het Economisch Bloeitijdperk van Noord-Gallië in den Romeinschen tijd » (*Mededelingen van de Koninklijke Vlaamse Academie voor Wetenschappen, Letteren en Schone Kunsten van België, Klasse der Letteren*, in-4°). Pendant les années de guerre, il mit au point son *Inleiding tot de Gallo-Romeinse archeologie der Nederlanden* (1944) dont l'édition fut rapidement épuisée. C'était, en moins de 400 pages, un manuel illustré, pourvu d'une abondante bibliographie, précieux vademecum de l'archéologue, de l'historien, de l'épigraphiste, du numismate. Il est l'exact reflet de son auteur, savant et simple.

Van de Weerd avait, avant tout et tel un bon jardinier, le goût de la belle ordonnance, de la clarté, de la méthode; il équilibrait sagement le travail avec le repos; pour juger le diplomate qui se cachait en lui, il faut l'avoir vu, à Tongres, disputant à un terrien buté l'autorisation de fouiller

son pré. L'affaire durait parfois plusieurs jours, sans que le moindre signe de lassitude ou d'impatience se manifestât. On doit alors comprendre comment il pouvait réussir là où tant d'autres eussent échoué, quand il agissait dans l'intérêt des institutions, des étudiants ou des œuvres qu'il patronnait. C'était un négociateur souriant et tenace, qui avait nettement défini son but, deviné la position de ses interlocuteurs et prévu la mesure des concessions acceptables.

Ce père de dix enfants fut un conseiller écouté de la Ligue des familles nombreuses, dont il présida la section gantoise, et un collaborateur actif du *Dauidsfonds* et des œuvres catholiques d'enseignement. Il accepta même, mais sans grand enthousiasme, je crois, uniquement pour rendre service, un siège de sénateur provincial qu'il occupa pendant une seule législature (1932-1936). Cet homme ennemi du faste aimait la conversation amicale où l'on pouvait évoquer des souvenirs, mettre les gens et les choses à leur plan exact.

La mort de son épouse, de cette compagne dévouée et souriante, attrista ses dernières années. Elle fut la grande absente, lors de la manifestation que firent à Van de Weerd ses collègues et amis, après son accession à l'éméritat (5 novembre 1948). On publia, à cette occasion, un volume de *Miscellanea* auquel beaucoup de savants belges et étrangers voulurent collaborer. Leur nombre fut tel que l'on dut, au dernier moment, renoncer à l'impression de quelque vingt mémoires.

Bientôt, cette santé de fer, peut-être trop peu ménagée, s'altéra. Van de Weerd mourut subitement. Ses funérailles eurent lieu à Mont-Saint-Amand, le 2 juin, et, dans l'après-midi du même jour, il fut inhumé au cimetière communal de Tongres, dans le caveau de la famille Theunissen à côté de sa femme, tout près aussi de ses murs romains.

Jacques Breuer.

Souvenirs personnels. — *Miscellanea philologica, historica et archaeologica in hono-*

rem Hubert Van de Weerd, formant le tome XVII, 1948, de *L'Antiquité classique* (XXXV-594 pages, avec portrait) et contenant la bibliographie des travaux de Van de Weerd, dressée par S.-J. De Laet. Ajouter à cette bibliographie les notices publiées par Van de Weerd dans *Archéologie* jusqu'en 1951 et les deux articles suivants : « Notes d'épigraphie latine, La Cohors I Asturum et Callaecorum », dans *Latomus*, 1949 (en collaboration avec S.-J. De Laet) et « Une statuette inédite du Musée archéologique de l'Université de Gand », dans *L'Antiquité classique*, t. XX, 1951, p. 293-295. — P. Lambrechts, *Prof. Dr. Hubert Van de Weerd, Een voorraanstaand figuur der Gentse Universiteit*, Bruges, 1949, avec bibliographie (*Werken uitgegeven door de Faculteit van Wijsbegeerte en Letteren*, n° 104). — S.-J. De Laet, « Hubert Van de Weerd », dans *L'Antiquité classique*, t. XX, 1951, p. 289-292. — M.-Ed. Marien, « Hubert Van de Weerd », dans *Revue belge de Philologie et d'Histoire*, t. XXX, 1952, p. 651-654. — Fr. Scheys, « In memoriam Prof. Dr. Hubert Van de Weerd », dans *Het Oude Land van Loon*, t. VII, 1952, p. 21-22. — « In memoriam Prof. Dr. Hubert Van de Weerd », dans *Limburg*, vol. XXX, 1951, p. 175-180. — *Belang van Limburg*, 1^{er} et 3 juin 1951.

WILLMAR (Jean-Pierre-Christine, baron), général, membre de la Chambre des représentants, ministre, diplomate, né à Luxembourg le 29 novembre 1790, mort à La Haye le 28 janvier 1858.

Willmar fit ses études primaires à l'École centrale de Luxembourg et ses études moyennes au lycée de Saint-Cyr, aux lycées de Mayence et de Metz. Il débuta dans la carrière des armes en servant la France et entra comme élève à l'École polytechnique le 28 septembre 1809. Sous-lieutenant à l'École d'application de Metz le 1^{er} octobre 1811, lieutenant le 12 février 1813, capitaine en second la même année, il fut fait prisonnier de guerre le 19 octobre 1813 à Leipzig, puis libéré, fit la campagne de 1815 en France. Rentré aux Pays-Bas, il fut nommé ingénieur du cadastre en 1816 puis ingénieur de 1^{re} classe des Ponts et Chaussées le 30 septembre 1817, et ingénieur en chef de seconde classe le 4 août 1825. Il œuvra au Waterstaat et comme ingénieur d'arrondissement de l'État à Liège.

Mais, militaire dans l'âme, le vété-

ran des guerres de l'Empire passa au service belge en qualité de lieutenant-colonel le 18 octobre 1830, fut promu directeur général du génie *ad interim* le 30 de ce mois, puis directeur de la 3^e direction des fortifications le 28 août 1831 et inspecteur *ad interim* des fortifications et du corps du génie le 10 septembre suivant. Au début de 1832, il fut chargé de certaines tractations avec les Pays-Bas au sujet de l'occupation militaire des territoires frontaliers, de la réglementation de l'accès de la place forte de Maestricht par les Hollandais, etc. Ce fut le prélude de la Convention de Zonhoven (1833). Désigné comme directeur des fortifications le 10 juin 1834, il assumait les fonctions de commissaire aux Conférences de Zonhoven pour l'exécution de l'article 4 du Traité du 21 mai 1833 et le 2 décembre 1834, devint membre d'une commission chargée de négocier à Paris les modifications à apporter aux tarifs des douanes belgo-françaises.

En 1836, Willmar fut élu député de Bruxelles à la Chambre des représentants et réélu en 1838. Élevé au grade de général-major le 7 août 1836, il succéda à Evain comme ministre de la Guerre du 19 août 1836 au 18 avril 1840 et remplit également les fonctions de ministre des Finances *ad interim* du 18 février au 6 avril 1839. Il faut noter que l'année 1836 fut importante pour l'armée car Evain put faire voter les lois du 16 juin relatives à l'avancement des officiers, à leur position et à la perte de leurs grades. Willmar eut à les appliquer. De plus, il eut à soutenir à Bruxelles, en tant que membre du gouvernement, des luttes ardentes pour faire adopter le traité du 19 avril 1839 mettant fin à la tension belgo-hollandaise.

Au lendemain de l'abandon de ses fonctions de ministre, le 20 avril 1840, le Roi le prit comme aide de camp et, par arrêté du 28 juin de cette année, le promut envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire à Berlin, tout en l'accréditant auprès des cours de Dresde, de Brunswick et de quel-